

# Mariane Ibrahim, galeriste engagée

Après avoir conquis les États-Unis, la galeriste française basée à Chicago vient d'ouvrir une antenne à Paris <sup>(1)</sup>. Un terrain d'expression idéal pour cette militante de la diversité, engagée depuis dix ans dans la valorisation et le soutien de la nouvelle génération d'artistes afro, en passe de révolutionner l'histoire de l'art.

Par Marion Vignal Photo Vincent Ferrané

«**ENVOYEZ-MOI DES FLEURS!**» C'est la demande qu'a adressée la galeriste Mariane Ibrahim à la douzaine d'artistes qu'elle représente à l'occasion de l'exposition anniversaire des 10 ans de sa galerie, baptisée «La vie en rose» et ouverte le 4 février dernier à Chicago. En guise de bouquets, la Franco-Somalienne a reçu un ensemble de tableaux faisant tous référence à ce grand thème classique de l'histoire de l'art. Une manière, pour celle qui a créé sa galerie en 2012 à Seattle avant de la déménager à Chicago en 2019 puis d'ouvrir une antenne à Paris en plein Triangle d'or à l'automne 2021, de continuer à établir la nouvelle génération d'artistes afro qu'elle défend depuis ses débuts. Et d'affirmer sa différence. «*Notre exposition anniversaire s'ouvrait en février, mois très politique aux États-Unis puisque les Américains l'appellent le "Black History Month" (le mois de l'histoire noire), confie Mariane Ibrahim au premier étage de sa très chic galerie parisienne de l'avenue Matignon. J'ai eu envie de faire une pause avec l'icône*

*graphie attendue à cette période et de mettre plutôt l'accent sur la beauté, la joie, la contemplation. La beauté amène à l'émancipation. Elle donne toujours plus confiance, en tout.*»

**LA BEAUTÉ ET LA CONFIANCE**, Mariane Ibrahim n'en manque pas. Même si le parcours de cette quadra qui n'aime pas dire son âge s'est écrit à tâtons, au fil de voyages et d'exils à la recherche de son identité, la jeune femme aux yeux rieurs a toujours cru en son talent. Il ne restait qu'à lui assigner une mission. Ce qu'elle a trouvé dans sa promotion de l'art contemporain africain, «*pour participer à faire des artistes noirs les acteurs de leur propre narration*». Elle s'est emparée de ce sujet autant par convictions personnelles et politiques que par intuition pour un business qui, si elle réussissait, pouvait s'avérer prometteur. Dix ans plus tard, la plupart des quatorze jeunes artistes de sa galerie se vendent sur liste d'attente et les toiles de certains, dont Amoako Boafo, artiste ghanéen de 37 ans, s'arrachent à plus de 250 000 euros. Le tout dans un circuit de collectionneur-ses et d'institutions contrôlé par la galeriste, qui veille à ce que les œuvres de sa «*petite famille d'artistes*» arrivent «*entre des mains responsables*» et soient le plus visibles et valorisées possible. Depuis que la figuration noire a fait son entrée sur la scène de l'art contemporain, le sujet fascine. «*Il y a encore quelques années, les collectionneurs étaient désarçonnés par les œuvres qu'ils voyaient. Ils étaient tellement habitués à une représentation du corps noir montré sous l'angle des cicatrices, de la mutilation, de la violence. La découverte de ce sujet traité dans les codes classiques de la tradition picturale a été un choc.*» Et ce courant ne cesse de séduire le marché, comme les musées et fondations, tous conscients du «*rattrapage*» à effectuer vis-à-vis d'artistes du continent africain ou issus de la diaspora trop peu présents dans leurs collections.

«**CE QUE NOUS VIVONS N'EST PAS UNE TENDANCE**, c'est un momentum. Un nouveau chapitre de l'histoire de l'art s'ouvre», insiste Mariane Ibrahim. Et la galeriste compte bien accompagner cette petite révolution avec toute sa conscience politique et sa fibre commerciale. «*Son arrivée en France apporte un dynamisme et un pragmatisme à l'américaine dont Paris a besoin pour évoluer, commente Olivia Anani, codirectrice du département Afrique + Art moderne et contemporain chez Piasa. Cela permet aux acheteurs de découvrir des artistes qu'ils n'ont pas l'habitude de voir et de sortir d'un certain conservatisme qui caractérise encore le goût français.*» La galeriste Cécile Fakhoury <sup>(2)</sup>, Française établie à Abidjan, en Côte d'Ivoire, vient aussi d'ouvrir son antenne parisienne avenue Matignon, à quelques mètres de celle de Mariane Ibrahim. Une manière pour ces deux femmes de la même génération et animées de la même passion «*de faire entrer l'art contemporain africain dans la danse*» et de l'ancrer durablement sur la scène mondiale, à partir de Paris, considérée comme une nouvelle plateforme stratégique. «*Et ce n'est que le début de cette aventure, Mariane comme moi sommes engagées dans un mouvement de fond qui n'a rien à avoir avec un effet de mode*», souligne Cécile Fakhoury. Née de parents somaliens, élevée, à Nouméa puis à Bordeaux, dans la religion musulmane, Mariane Ibrahim est partie étudier la communication et le marketing à Londres, convaincue qu'un autre destin l'attendait ailleurs. «*En Angleterre, je me •••*



Mariane Ibrahim dans sa nouvelle galerie, avenue Matignon à Paris, devant un collage de l'artiste originaire d'Hawaï Clotilde Jiménez, exposé pour la première fois en Europe.

# “L’art que je voyais dans les galeries et les musées ne me parlait pas intimement. C’est en découvrant les artistes du continent africain que mon regard a changé.”

Mariane Ibrahim

... *sentais acceptée comme une Française, sans avoir à me justifier sur la couleur de ma peau.* » Même chose aux États-Unis, où elle décide d’immigrer avec son mari, préférant à la France de Sarkozy l’Amérique de Barack Obama. Dès que Mariane Ibrahim se sent entravée dans sa liberté, elle change de position et part se connecter à d’autres énergies, d’autres regards. Sa rencontre avec l’art contemporain africain commence avec la photographie, qu’elle chérit au point d’avoir un temps imaginé devenir photographe. Elle consacre sa toute première exposition à Seattle aux clichés noir et blanc du Malien Malick Sidibé. « *L’art que je voyais à cette époque dans les galeries et les musées ne me parlait pas intimement, cela ne résonnait pas en moi. C’est en découvrant les artistes du continent africain que mon regard a changé.* » Depuis, la Franco-Somalienne s’est donnée pour mission de participer à créer « *une nouvelle identité afro-européenne* ». L’artiste Amoako Bofo partage avec elle cette ambition « *de faire émerger d’autres narrations pour faire briller la lumière sur les histoires du peuple noir* ». Mariane se démarque, selon lui, par sa « *vision* » ainsi que sa « *capacité incroyable à dénicher des talents* ». « *Elle possède un œil de cura-*

*trice, poursuit-il depuis son atelier d’Accra. Elle ne voit pas les artistes comme africains ou noirs, elle évite les généralisations pour s’attacher à la diversité culturelle et aux traditions.* »

**REVENIR EN FRANCE** dix ans après son départ pour les États-Unis faisait partie de ses « *obligations morales* ». Mariane Ibrahim parle d’un « *devoir* » vis-à-vis d’un pays qui lui a beaucoup donné « *sans pour autant lui faire de cadeaux* ». « *La diversité, cela veut dire tout prendre, toutes les influences. De la France, je garde l’éducation, le savoir-vivre. Des États-Unis, le sens du business.* » Mariane Ibrahim ne s’en cache pas : une galerie, qui plus est globale comme la sienne, est une entreprise qui nécessite du développement et des investissements. Son mari, expert en marketing devenu son partenaire dans l’aventure, veille à diriger les affaires quand elle peut se concentrer sur le lien avec les artistes et les collectionneur·ses qu’elle n’hésite pas à choisir, donnant à Paris la primeur aux Français·es et, à l’échelle mondiale, aux personnalités d’origine africaine pour qu’ils soient, dit-elle, les premiers à prendre soin de ses œuvres et à les honorer. La galeriste avoue ne pas se séparer facilement des toiles de ses artistes, trop consciente du poids et de la valeur de chacune. « *Je sais à quel point celles-ci sont chargées et ont pris du temps à naître. L’important, ce n’est pas qu’elles soient vendues rapidement et au plus haut prix mais qu’elles soient vues par le plus grand nombre, ce sont un peu comme mes enfants.* »

**MARIANE IBRAHIM INSTAURE UNE RELATION DE CONFIANCE** et de complicité à long terme avec chacun de ses artistes. Et elle se délecte de voir sa « *famille* », venue d’Amérique, d’Afrique ou d’Asie, physiquement réunie au cours de ses vernissages et de découvrir les fils invisibles qui les relient entre eux, au-delà de leurs différences culturelles et géographiques, dans cette communion artistique et humaine qui efface les références identitaires. Un idéal de société en somme, pas si loin de l’utopie de Joséphine Baker, qui avait adopté douze enfants originaires de tous les continents en symbole de fraternité universelle. ●

1. 18, av. Maignon, Paris 8<sup>e</sup>. [marianeibrahim.com](http://marianeibrahim.com)  
2. 29, av. Maignon, Paris 8<sup>e</sup>. [cecilefakhoury.com](http://cecilefakhoury.com)

## Ses 3 artistes à suivre de près



« *I Have Arisen From My Egg...* », 2020.

### Zohra Opoku

Basée à Accra, cette artiste germano-ghanéenne réalise des photos, vidéos, installations, performances et œuvres sur textile qui interrogent avec singularité l’identité culturelle et politique africaine.



« *Seeing The Monet Show* », 2021.

### Jerrell Gibbs

Surnommé « *l’impressionniste noir* », cet Américain de Baltimore renouvelle la représentation de l’identité noire en réalisant des toiles sur des thèmes classiques de l’histoire de l’art occidental.



« *Touching Heads* », 2020.

### Amoako Bofo

Invité par Kim Jones pour une collaboration spéciale avec Dior en 2021, le peintre ghanéen a séduit le marché et les institutions avec ses portraits, dont les visages sont peints avec les doigts.